

(11) Lieu de naissance

(9) Profession

A. DE ROSE

2.000

SOPHIE NAHUM

LES DERNIERS

Rencontres
avec les survivants
des camps de concentration

RE PUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DES PENSIONNAIRES VÉTÉRANES ET RÉSISTANTS
CARTE DE RAPATRIÉ
(3) Prénoms
M. MALOVITCH
(4) Etat Civil



Les Derniers

SOPHIE NAHUM

Les Derniers

Rencontres avec les survivants
des camps de concentration



Photographie pp. 116-117: Shutterstock
Photographies pp. 63, 70, 93 issues de *L'album d'Auschwitz*.
Toutes les autres photographies reproduites
font partie des collections privées
des témoins ou sont issues des films
Les Derniers de l'autrice.

© Alisio, 2020
Une marque des Éditions Leduc.s
© Éditions J'ai lu, 2025, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	9
Le basculement	27
L'arrestation	39
L'arrivée au camp	69
Le quotidien	85
Les marches de la mort	101
La libération	109
Survivre	135
Parler ?	165
Plus jamais ça ?	193
<i>Biographies</i>	207
<i>Remerciements</i>	279

INTRODUCTION

J'ai toujours aimé questionner les anciens ; toute petite déjà, je passais des nuits entières chez ma grand-mère à lui demander de me raconter le passé. J'éprouvais ce besoin de savoir comment c'était « avant ». Les histoires de mes grands-parents n'étaient pas vraiment liées à la Seconde Guerre mondiale, mais plutôt à leur jeunesse, en Tunisie, et leur arrivée en France avec deux valises et quatre enfants...



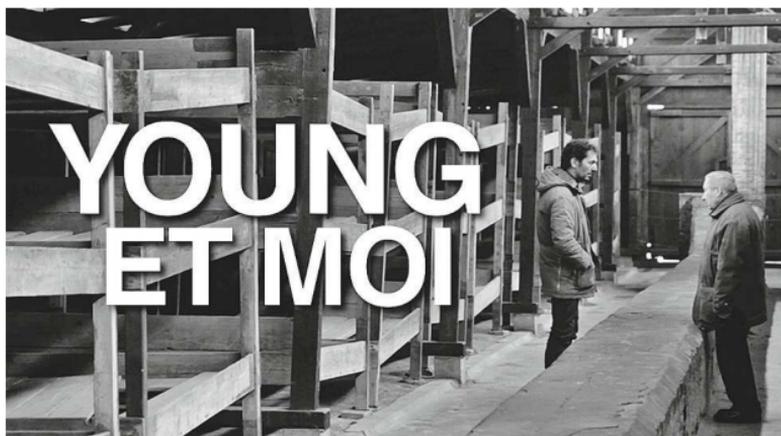
De fait, je n'appartiens pas à ce que l'on appelle « la troisième génération », les petits-enfants de déportés ; je ne suis pas descendante directe de la Shoah.

La première fois que j'ai parlé à un ancien déporté, c'était en 2010. Il s'agissait de Jacques Altmann, qui serait plus tard l'un des intervenants des « Derniers ». Je préparais alors le tournage du documentaire *Young et moi*, qui raconte l'histoire de Victor Young Perez, champion du monde de boxe adulé avant-guerre, déporté à Auschwitz en 1943, et que le directeur du camp de Buna, trop heureux d'avoir un tel jouet à disposition, fit boxer dans le camp pour se distraire. Après avoir survécu plus d'un an dans le camp, Young Perez a été abattu pendant les marches de la mort.

Avec Tomer Sisley, qui était le protagoniste de ce documentaire incarné, nous voulions marcher sur les traces de ce champion injustement oublié, rencontrer les derniers témoins de sa vie. Parmi eux, Jacques, dont il avait été l'instructeur de boxe avant-guerre.

J'appréhendais cette toute première rencontre avec un survivant et me demandais comment j'étais censée m'adresser à quelqu'un qui avait vécu de telles choses. Devrais-je être solennelle, prendre un air de circonstance ?

Finalement, j'ai rencontré un homme chaleureux, plein d'humour et de tendresse. Bêtement,



j'ai été surprise. Je me suis aussi rendu compte qu'il avait près de 90 ans.

Avec lui, nous sommes allés à Auschwitz. Sur place, il n'a pas fermé l'œil de la nuit et nous a raconté sans discontinuer les souvenirs qui le hantaient. Son besoin de témoigner encore était évident. Je le revois avec son bonnet portant l'inscription « Descente à Paradise », qu'il ne quittait jamais. J'ignore encore si c'était volontairement ironique de sa part, mais je ne suis pas près d'oublier cette image incroyable... Quant à moi, j'ai mesuré sur place à quel point les lieux tels qu'ils sont aujourd'hui échouent à rendre compte de la réalité de ce qu'ils ont été. Je pensais que cela m'aiderait à comprendre – un peu – cette réalité, mais dans les faits, je ne m'en suis jamais sentie aussi loin. Je crois que sans la présence de Jacques, je n'aurais rien ressenti. Cette frustration a été un moteur, et l'histoire personnelle, intime, des témoins, une nécessité.

Dans le cadre de ce même documentaire, nous avons aussi filmé Charles Palant, autre témoin mémorable, plein d'esprit et d'humour. Charles est décédé avant la fin de la production du film... Le temps pressait déjà.

Quelques années plus tard, quand j'ai eu des enfants, j'ai réalisé, tout simplement, qu'ils n'auraient pas la possibilité, quand ils seraient en âge de comprendre, d'interroger directement ces témoins. Qu'ils n'auraient pas la chance de voir un survivant intervenir dans leur classe et ne connaîtraient ces événements, qui s'éloignent à grands pas, que par les livres. Alors j'ai voulu créer un lien entre eux et cette histoire, dont ils sont héritiers par leur père, mais surtout en tant qu'êtres humains. L'idée de cette série documentaire était née.

Je souhaitais un dispositif aussi simple que possible : j'irais leur rendre visite chez eux, pour le goûter – un gâteau au fromage –, comme on le fait avec une grand-mère ou un grand-père. Dans leur environnement, ils seraient le plus à l'aise pour me montrer leurs souvenirs, me parler de leur vie avant la guerre, de la déportation, bien sûr, mais aussi de leur vie après et du présent.

C'est Élie Buzyn qui a accepté le premier. Il m'a reçue en famille, entouré de trois de ses petits-fils, et à la fin de l'entretien, il m'a dit : « Quand nous ne serons plus là, vous pourrez dire "j'ai rencontré un homme qui a vécu ça". Vous allez devenir le témoin du témoin que je

suis, c'est une lourde responsabilité. » J'ai alors su que mon sort était scellé.

Par la suite, Ginette Kolinka m'a dit : « Vous avez de la chance, ce sont les derniers que vous voyez là. » J'avais mon titre.

La Shoah est l'apogée de ce que l'humanité peut produire de pire, véritable paradigme, mais aussi, paradoxalement, révélateur des ressources que l'être humain possède pour faire face à l'horreur. Les survivants sont la preuve vivante que, confronté au pire, l'homme est aussi capable du meilleur.

Moi qui avais le sentiment de passer après tant d'autres pour interroger ces témoins, j'ai été surprise et émue de constater que tous me remerciaient d'avoir bien voulu les écouter. Comme s'ils avaient le sentiment que tous les efforts qu'ils faisaient depuis des années n'avaient pas suffi ; comme si, même s'ils avaient été écoutés, ils gardaient l'impression de ne pas avoir été entendus, et encore moins compris.

Si, à l'hiver de leur vie, les derniers anciens déportés s'obstinent encore à témoigner, eux qui étaient enfants ou adolescents pendant la guerre, c'est d'abord car ils en ont fait la promesse à ceux qui ne sont pas revenus. Mais la mémoire de la Shoah et de leurs proches disparus est loin d'être leur seule préoccupation. S'ils parlent tant et plus aujourd'hui, c'est pour alerter le monde, pour que l'on comprenne jusqu'où l'homme peut aller, que l'on

prenne la mesure du niveau d'élaboration, de sophistication qu'avait atteint la machine nazie, que l'on sache de quelle « inhumanité » l'être humain est capable et que la menace demeure.

Ceux qui ont perpétré ces crimes n'étaient pas des « fous », comme on l'entend souvent, mais des hommes modernes, souvent éduqués, bons pères de famille qui, le soir, faisaient sauter leurs enfants sur leurs genoux. Ils avaient lu des livres et vivaient dans un monde civilisé. Il ne s'agissait pas d'une autre humanité que la nôtre.

Les anciens déportés puisent dans leur mémoire des scènes d'une barbarie insoutenable pour nous rappeler que ces hommes-là ont été capables de dresser des chiens à dévorer des êtres humains ou bien de s'adonner au « tir au pigeon » avec des bébés vivants, tout en se montrant d'un cynisme et d'une efficacité uniques dans l'histoire : ils ont industrialisé la mort, rationalisé les transports en train, optimisé les rendements et même élaboré de véritables mises en scène pour éteindre la méfiance des déportés à l'arrivée au camp, organisant un « comité d'accueil » ou leur attribuant, à l'entrée de la chambre à gaz, des portemanteaux avec des numéros dont ils étaient censés se rappeler en vue d'un « après » qui n'advierait jamais.

Ce que les rescapés veulent aussi nous faire entendre, c'est la manière insidieuse dont la

machine s'est mise en place avant les camps en pays occupés, les dénonciations des voisins, la collaboration active et passive des gouvernants, mais aussi de monsieur et madame tout le monde, le déni de la menace qui planait y compris au sein des familles, qui ont été d'elles-mêmes se faire recenser et ont cousu l'étoile jaune sur leurs vêtements. Mais comment pouvaient-ils s'imaginer, eux qui avaient tant confiance en leur pays natal ou adoptif et respectaient lois et décrets, que des policiers de ce même pays viendraient les arrêter ? « Les pessimistes ont fini à Hollywood, et les optimistes à Auschwitz », disait avec une ironie terriblement lucide le cinéaste Billy Wilder, qui a lui-même quitté l'Europe après l'accession d'Hitler au pouvoir. À quel moment le déni de réalité devient-il un danger, un suicide, même ? La question reste cruellement d'actualité.

Pour eux comme pour nous, qui sommes leurs héritiers, il ne s'agit pas de répéter « plus jamais ça » comme une incantation, ou de considérer le « devoir de mémoire » comme une obligation morale seulement, mais de tenter de comprendre les mécanismes à l'œuvre pour les identifier avant qu'il ne soit trop tard. En cela aussi, malgré le temps qui passe, la transmission, l'enseignement de la Shoah concerne l'humanité tout entière. Qu'aurions-nous fait ? Que faisons-nous aujourd'hui ? En avons-nous seulement conscience ?

Ce que nous transmettent les anciens déportés, c'est ce message de vigilance et de courage, de résistance, de persévérance. Mais c'est aussi un message de résilience et d'espoir, car après avoir traversé toutes ces horreurs, malgré tout ce qu'ils avaient perdu, toute leur peine, toutes les séquelles physiques et psychologiques, malgré les cauchemars, la difficulté souvent à se décider à avoir des enfants dans un monde qui avait permis ce drame, ils ont vécu, travaillé, aimé et en cela, ils sont un exemple indispensable et salutaire.

À force de rencontres, je me suis mise à voir les rescapés comme des héros, non pas parce qu'ils avaient miraculeusement fait partie des quelque 2 % de survivants d'Auschwitz, mais parce qu'ils avaient fait après : repartir de « moins que rien », comme dit Victor. Ils sont sortis du Lutetia avec un ticket de métro et ont bâti une vie. Était-ce parce que ces « Derniers » étaient très jeunes pendant la guerre, qu'ils n'avaient pas perdu conjoint et enfant, et que pour eux, après la destruction de leur enfance, tout était encore à construire ?

Il y a peu, j'ai eu l'honneur de pouvoir montrer mon travail à Boris Cyrulnik, (neuropsychiatre mais aussi orphelin de la Shoah) et de bénéficier de son éclairage scientifique sur certains points que j'avais observés de manière totalement empirique et qui se recoupaient d'un témoignage à l'autre : ce surplus d'humanité, cette manière d'être attentif à l'autre, ce besoin de créer des

liens durables, cette réussite dans les études ou professionnelle, en partie liée à ce besoin de se concentrer sur quelque chose, de « se mettre des œillères », comme dit Élie Buzyn. Tout cela, il me l'a confirmé.

Le silence des « Derniers » a duré des décennies et s'explique par différents facteurs. Lorsqu'ils sont revenus, la société n'était pas prête, à plusieurs égards, à entendre leur histoire, et ils ont préféré se taire plutôt que de ne pas être crus. Ce n'est que bien après leur retour que les rescapés ont témoigné – une poignée après 1961, avec le procès Eichmann, le premier d'un haut responsable nazi, quelques autres à la fin des années 1970, lorsque les négationnistes ont commencé à nier l'existence des camps de la mort, beaucoup après la sortie de *Shoah*, de Claude Lanzmann, en 1985, ou lors du discours historique de Jacques Chirac, premier Président à reconnaître la responsabilité de l'État français, en 1995, soit cinquante ans après la Shoah, et certains même, comme Ginette, Marie ou Evelyn, encore beaucoup plus tard, dans les années 2000. D'autres, très nombreux eux aussi, n'ont jamais parlé. Mais ils voulaient aussi se préserver et préserver leurs enfants de l'horreur qu'ils avaient vécue. Ce n'est d'ailleurs qu'à la suite de questions posées par leurs petits-enfants que la plupart de ceux que j'ai rencontrés se sont finalement décidés à parler à leur famille.

Ils ont ensuite éprouvé le besoin de se réapproprier leur histoire, de la dire, de l'écrire ou de la dessiner pour ne plus en être victimes. Pour se reconstruire sans haine. Les dessins de Shelomo Selinger, dont certains illustrent ce livre, sont parmi ce qu'il m'a été donné de voir de plus fort sur les camps.

J'ai pensé à eux, qui ont avancé avec tant de courage et d'élégance, et surtout sans violence quand, à Toulouse, en 2012, pour la première fois depuis la guerre, on a tué des enfants parce que juifs, à bout portant dans une école, et que le pays a si peu réagi, comme si c'était « normal » ou du moins « explicable », et j'ai eu honte.

La haine du Juif est toujours un symptôme, une première étape, le canari dans la mine, la préfiguration d'un effondrement annoncé. Les « Derniers » ne s'étonnent plus de l'antisémitisme, il est vieux comme le monde, mais ils sont terrifiés par le manque de réaction aux paroles ou aux actes haineux, qui s'apparente à une forme de collaboration passive.

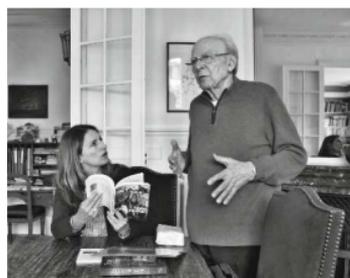
J'ai grandi à une époque où l'on croyait faire partie d'une humanité post-Shoah, une humanité qui avait tiré des leçons de l'Histoire, c'était faux. La bataille n'est jamais gagnée : si en famille ou à l'école, on laisse son enfant haïr l'autre parce qu'il est différent, alors nous sommes perdus. Comme le répète inlassablement Ginette Kolinka aux élèves qu'elle rencontre dans les

établissements scolaires, « la haine, ça mène à Auschwitz ».

La série est un long parcours ; en trois ans, j'ai produit 25 épisodes et je continue. J'avais la conviction qu'une série de programmes courts, un format adapté aux nouvelles générations, et en libre accès, pouvait avoir sa place et son utilité, à côté du travail colossal déjà accompli par les historiens, les réalisateurs, les auteurs sur le sujet.

En fin de compte, j'ai été bouleversée par l'accueil qui lui a été fait, par les témoins d'abord, qui suivent le projet, m'encouragent, assistent aux projections et participent aux conférences que j'organise. Rien ne fut plus émouvant pour moi que de les voir découvrir l'épisode qui leur était consacré sur grand écran. Je reçois de nombreux messages de leurs familles et même de personnes qui souhaitent que je vienne rencontrer leurs parents ou leurs grands-parents – ou d'autres qui me remercient et regrettent que les leurs ne soient plus là pour témoigner devant ma caméra. Je suis touchée par les messages de tous ces enseignants qui diffusent ces brefs épisodes en classe, en guise d'introduction à un cours sur la Seconde Guerre mondiale, et éveillent ainsi l'intérêt des élèves pour la grande histoire en passant par la petite. Par les élèves eux-mêmes, surtout quand ils me disent que ce sujet ne les intéressait pas avant et que mes portraits ont changé cela.





L'enthousiasme a dépassé mes espérances. Je crois que dans sa simplicité, cette série documentaire a permis, modestement, de raviver la mémoire. Je crois surtout qu'il n'est pas nécessaire d'être solennel pour parler de choses sérieuses.

Depuis trois ans, nous nous revoyons donc de temps en temps. Je n'oublierai jamais ce jour d'avril 2019 où, les ayant conviés pour un déjeuner, où il y avait aussi mes enfants, j'ai voulu leur adresser quelques mots de remerciements. À les voir tous ainsi, assis, les yeux fixés sur moi, je me suis sentie littéralement submergée par l'émotion, comme si je comprenais que je vivais là un instant unique, historique. Ce moment, filmé, sera la séquence d'ouverture du long-métrage qui racontera toute l'aventure que constitue ce projet.

Mais depuis trois ans, c'est aussi une course contre la montre. De très nombreux témoins sont décédés, certains que je n'ai pas eu la chance de filmer, d'autres, comme Guy Granat ou Albert Veissid, avant même que j'aie pu terminer l'épisode qui leur était consacré.

Chacun de ces épisodes est une rencontre ; dans ce livre, j'ai souhaité leur donner une autre dimension, en croisant tous ces témoignages pour laisser apparaître, plus clairement encore, la singularité de chaque parcours mais aussi ce qu'ils ont de commun, à travers plusieurs grands thèmes.

Passer de l'écran au papier a été très angoissant : je voulais être le plus fidèle possible à ce qu'ils m'avaient raconté, mais il fallait faire des

choix, faire passer les mots de leur bouche au papier, donc réécrire un peu, sans trahir. Pour ce faire, j'ai revu toutes mes interviews, toutes les images de mes rencontres avec eux, dans les lycées, les conférences et ailleurs, les unes derrière les autres. Une immersion intensive et intense, émotionnellement difficile. Avec le plus grand soin, j'ai choisi chaque photo qui illustrerait leurs propos. Lorsque je tourne, même si je suis totalement là, avec eux, et que je passe de longues heures à les questionner, je dois rester concentrée, ne pas perdre le fil, ne rien oublier. Cette tension, ainsi que la présence de la caméra, mettent vos émotions quelque peu en sommeil. En revoyant les films montés et tous les rushes et les photos, je me suis trouvée seule face à une accumulation terrible de parcours de vie inconcevables.

Chaque fois que je les écoute, je réalise un peu plus à quel point ces rescapés sont des êtres à part, capables d'une résilience hors du commun, à quel point j'ai eu de la chance de les rencontrer et je mesure le cadeau qu'ils m'ont fait.

Mais je m'aperçois aussi que même après toutes ces rencontres, je ne parviens toujours pas à imaginer, à me représenter concrètement la moindre scène. Voir des photos des visages des déportés dans le camp me tétanise encore un peu plus qu'avant, surtout ceux des enfants. Mais je l'accepte, car comme le dit si bien Asia Turgel, quand elle essaie de raconter : « Personne ne peut comprendre, personne. »

Alors j'ai voulu simplement rapporter leurs mots, simples, forts, indispensables.

*

Depuis la première publication de ce livre, bon nombre des « Derniers » survivants des camps que j'ai rencontrés sont malheureusement décédés ; je pense à eux, à leurs familles.

Je pense aussi à ceux qui restent et qui ont dû assister au 7 octobre 2023, au pogrom et à la vague d'antisémitisme qui s'est paradoxalement développée par la suite, leur faisant revivre leurs pires cauchemars. J'ai filmé plusieurs survivants depuis, tous me parlent de l'effroi mais aussi de la solitude immense qu'ils ressentent face à cela, encore une fois.

Je pense aux nombreux descendants de témoins disparus, qui m'ont écrit après et dit être soulagés que leurs parents ou leurs grands-parents ne soient plus là pour voir ces atrocités. Certains m'ont avoué aussi s'en vouloir de les avoir jugés paranoïaques, ou du moins excessifs dans leur volonté de rester discrets, d'avoir caché leurs noms ou même leur identité juive tout au long de leur vie. Finalement, ils réalisent qu'ils ont eu raison de le faire, que ce passé n'était pas totalement derrière nous et que, à leur tour, ils s'inquiétaient pour leur avenir et surtout pour celui de leurs enfants.

Nous savions que les témoignages des survivants n'allaient pas changer le monde et que l'humanité post-Shoah n'était pas différente de

celle qui l'avait commise. Pour autant, ils sont, selon nous, plus indispensables que jamais, à un moment où tout semble s'écrouler une nouvelle fois. Faire honneur à leur courage et à leur élégance, transmettre ces valeurs à nos enfants et montrer que nous sommes vivants et que nous le resterons est une urgence absolue et, en tout cas, ce que nous pensons devoir faire, encore et toujours.

Je pense à mon fils, né un 7 octobre, cette date qui jusqu'à récemment était une des plus belles de ma vie.



*Avec mes enfants, à qui je dédie ce livre,
le jour où ils ont rencontré « les Derniers »*

LE BASCULEMENT

« Tous les endroits publics
nous étaient interdits.
Sur les grilles des jardins publics,
on pouvait lire :
“Interdit aux Juifs et aux chiens”. »

Esther

 facebook.com/LesDerniers.org

 twitter.com/les_derniers

 instagram.com/lesderniers/

 lesderniers.org/